

Zeitschrift: Mémoires de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 1 (1835)

Artikel: Observations sur quelques-unes des moeurs des animaux domestiques
Autor: Allamand, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-100076>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

OBSERVATIONS

SUR QUELQUES-UNES DES MŒURS DES ANIMAUX DOMESTIQUES,

PAR M. ALLAMAND FILS, DE FLEURIER.

Malgré le contact perpétuel de l'homme avec les animaux dont l'existence est si précieuse à son bonheur, un grand nombre de leurs affections morales sont généralement ignorées. Le cercle immense des études qu'embrasse l'histoire naturelle, le peu de communications des amateurs de cette science avec les hommes simples qui sont le plus à portée de faire des remarques sur l'instinct, les ruses et les passions de ces animaux, expliquent cette lacune. Certes ce n'est point la prétention de la combler qui m'a dicté les pages suivantes, mais bien le désir de payer un tribut de reconnaissance, si faible qu'il soit, à la société qui m'a fait l'honneur de me compter au nombre de ses membres.

On comprend d'avance qu'en consignait quelques observations que je crois nouvelles, il m'arrivera d'en produire d'autres déjà très-connues. En voulant me soustraire impérieusement à cet inconvénient, il en serait résulté une incohérence bien plus intolérable que la répétition de faits déjà notés.

L'ordre dans lequel je parlerai de la plupart des animaux soumis à l'homme est tout arbitraire : c'est éluder par là celui de prééminence, qui m'aurait causé de l'embarras. Il sera donc d'abord question du Chien; puis du Chat, du Cochon, du Mouton, de la Chèvre, de la Vache, de l'Ane et enfin du Cheval.

DU CHIEN.

Le chapitre le plus étendu concernerait le chien, si déjà l'on n'avait fait des milliers de pages touchantes sur les qualités brillantes de cet animal qui, par cela même, ne se trouve guère mentionné ici que pour nombre. Plus près de l'homme, dont il partage souvent la chambre et le repas, il en est aussi le mieux connu.

On sait que presque toujours il méprise les attaques indiscrètes d'adversaires de son espèce plus faibles que lui ; cependant le temps des amours fait une exception qui plus d'une fois a coûté la vie à quelques-uns d'eux. Une autre espèce de jalousie qu'il éprouve au plus haut degré est celle que fait naître la vue de caresses faites par son maître à un autre chien. Alors, ou il se retire triste et confus, ou il s'élançe sur celui auquel on donne des témoignages d'affection, qu'il croit seul mériter en retour de son vif attachement. Mais cet attachement et le dépit jaloux qui en est quelquefois la suite ne sont pas les seules impressions morales très-évidentes dans l'espèce canine. Le courage porté quelquefois au-delà de la conscience de la force, qui en est généralement la source, et cela par les excitations de son maître ; la colère ; les regrets, manifestés par des pleurs, une profonde tristesse ou le refus d'alimens ; un attachement pour ainsi dire exclusif pour celui auquel il appartient, s'il est constamment avec lui, ou se partageant entre tous les membres d'une famille, mais dans une proportion qui semble indiquer le degré d'importance et de valeur réelle de ces mêmes membres, ce qui ferait supposer une sorte de comparaison et, par suite, de discernement ; une sorte de prédilection pour les amis de son maître ; et enfin une véritable prévoyance qui le porte à enfouir le surplus de la pitance qui lui est actuellement nécessaire ; voilà ce que chacun a pu observer. Il est curieux de voir cet animal procéder à cette dernière opération : ses pattes de devant, qu'il meut alternativement avec une incroyable vitesse, lui servent de pioche et de rable pour former et vider le creux de sa cachette. Lorsqu'elle est jugée assez profonde, l'objet qu'il veut ainsi soustraire à d'autres et conserver pour les besoins à venir y est placé ; et, sans changer de place, il le recouvre, par couches, en poussant avec son museau la terre amoncelée sur le bord du trou, la presse de temps en temps en appuyant fortement dessus avec le nez et continue ainsi cette double opération jusqu'à ce qu'il ait terminé cette entreprise toute pleine d'adresse et d'intelligence.

Chacun sait que le chien souvent poursuit le lièvre, en été par exemple, uniquement par la ressource de l'odorat ; mais peu de personnes ont réfléchi à ce qui se passe alors et comment il ne se fait pas souvent qu'arrivant à angle droit, je suppose, sur la voie du gibier, il ne remonte pas vers le point d'où ce gibier est parti, plutôt que de suivre la même direction que lui. Voici ce qui a lieu. Lorsque le chien est tout-à-coup frappé des émanations échappées au gibier dans sa course légère et rapide, il en suit d'abord la trace au hasard : on com-

prend qu'il ne peut pas en être autrement; et si à mesure qu'il avance, l'impression de ces émanations va en diminuant, il hésite, tâtonne, puis rebrousse; reconnaissant alors, par une augmentation progressive *de frais* qu'il est dans la bonne direction, toutes ses recherches inquiètes cessent, il se lance et annonce au chasseur qu'il a *empaumé la voie*. Il faut convenir qu'il y a dans ce petit manège une finesse d'odorat presque incompréhensible et un instinct bien propre à nous inspirer de l'admiration.

On sait que certaines races de chiens éprouvent dans leur combat un serrement spasmodique de la mâchoire qui ne leur permet plus de lâcher leur adversaire. Il faut quelquefois un assez long espace de temps, ou des efforts mécaniques, pour obtenir cet effet. C'est particulièrement chez le dogue que cela s'observe.

Le chien pleure, gronde, aboie et hurle. Le hurlement marque souvent le dernier degré de désespoir. Quelquefois aussi il est produit par l'impression de certains sons, tels que celui d'une ou de plusieurs cloches ou de quelques instrumens de musique. Il vieillit peu; la surdité et la cécité, souvent produite par la cataracte, sont les plus fréquentes infirmités de ses dernières années.

On me permettra de citer, pour terminer cet article, un seul trait en l'honneur de cet animal dont la pénétration bouleverse quelquefois notre entendement, et dont l'attachement touche si délicieusement notre cœur. Durant le rigoureux hiver de 1788 à 1789 la Seine gela, et, malgré la défense qui en fut faite, des imprudens la traversaient en assez grand nombre. L'un d'eux, que suivait son chien, très-joli barbet, disparut sous la glace par une assez petite ouverture au-dessous du Pont-Neuf. Le pauvre animal resta alors pendant plusieurs jours et plusieurs nuits sur le bord du trou, attendant toujours le retour de son infortuné maître. Il refusa long-temps les alimens qu'on lui poussait au moyen de très-longues perches, et aurait fini par périr de misère, ou aurait été entraîné par la débâcle, si la police ne l'eût humainement fait recueillir.

DU CHAT.

Le chat ne tient guère à l'habitation de l'homme que parce qu'il y trouve un abri et de la nourriture. Son intelligence est aussi bornée que celle du Chien est étendue. Adroit, hypocrite, lâche et quelquefois cruel, on le voit sans cesse

guettant une proie ou en garde contre un ennemi. Privé d'odorat, la vue et l'ouïe sont par contre très-développées chez lui. Ses affections sont presque nulles et toujours très-rares, tandis que ses combats sont fréquens et terribles. L'attachement maternel seul le porte à attaquer d'autres animaux que ceux de son espèce; mais il est presque toujours en guerre avec ces derniers, qu'il force à entrer en lice s'il pense être le plus fort. Il cherche alors à s'élancer furtivement sur son ennemi, qui lui-même est constamment aux aguets et est rarement pris à l'improviste. Malgré son envie de fuir, le plus faible s'en garde bien, parce qu'il serait déchiré avant d'avoir pu opposer la moindre résistance. Il fait donc face à l'agresseur en s'accroupissant comme lui, et, nez à nez, les deux champions peuvent ainsi passer des heures à épier le premier mouvement qui permette à l'un de se dérober, ou à l'autre d'attaquer. La scène n'est point muette : des miaulemens prolongés, discordans, graves ou aigus se font entendre, pour ainsi dire, continuellement, et celui qui pousse les plus forts glapissemens est précisément celui qui redoute le plus le combat. Pour décider celui-ci, il suffit souvent d'un léger bruit qui déplace le plus timide des individus, si ce bruit est de nature à les intimider; le sentiment de la poltronerie s'empare des deux, qui cherchent chacun de son côté leur salut. Dans le premier cas, le fuyard échappe quelquefois par la vitesse de sa course ou tel autre hasard heureux; mais pour l'ordinaire il est forcé de vider la querelle. Se voyant alors près d'être atteint, il se retourne promptement, les deux champions se saisissent et se fixent l'un à l'autre par de profondes morsures et l'enfoncement des griffes de devant; les cris cessent, et on ne remarque plus de mouvemens si ce n'est celui des pattes de derrière qui font voler en plumaceaux le poil du ventre de chaque combattant. Dans la rage qui les anime, ils ne voient ni n'entendent plus rien; toute crainte est anéantie. Aussi, si le combat s'engage sur un toit, par exemple, les deux animaux, qui dans leurs sanglantes étreintes ne semblent plus en former qu'un, roulent comme un manchon et ne se séparent qu'après que leur chute sur le pavé a disloqué leur corps au point d'anéantir leur vie. Si le champ de bataille n'a rien de scabreux, le combat dure autant qu'il plaît au plus fort, qui ne se trouve pas toujours être l'agresseur, car le plus faible n'a pas le choix. Dans tous les cas la douleur paraît être la seule cause déterminante de cette cessation, après laquelle la retraite s'opère d'abord de la part du vainqueur, et plus tard de celle du vaincu.

Le chat est très-friand du poisson, comme on sait; aussi en voit-on quelques-

uns qui, malgré leur aversion pour l'eau, plongent sur le bord des ruisseaux pour en pêcher.

Destiné par la nature tantôt à saisir une proie agile, tantôt à se dérober lui-même aux atteintes d'un ennemi supérieur, il est merveilleusement organisé pour cela; l'excès de longueur de ses pates de derrière, repliées sous lui comme un ressort, le mettent à même, à chaque instant, de faire un bond sans devoir préalablement s'accroupir comme d'autres animaux.

DU COCHON.

Les mœurs du cochon ne peuvent donner lieu à bien des remarques; tant elles sont, ou du moins, tant elles nous paraissent bornées. Néanmoins les modifications de sa voix, qui sont au nombre de trois, expriment des sensations différentes.

C'est d'abord un grognement paisible, entrecoupé, qu'il fait entendre chaque fois qu'il éprouve du bien-être. C'est ensuite un cri aigu qui, faiblement poussé, marque l'impatience de recevoir des alimens, mais qui, plus longuement et plus énergiquement exprimé, peint une contrariété et la douleur la plus forte comme la plus légère; enfin c'est un grognement beaucoup plus fort et plus grave que le premier, continu, bien qu'entrecoupés, c'est-à-dire, alternativement produit par l'inspiration et l'expiration. Celui-ci marque un sentiment de sollicitude pour tout individu de l'espèce poussant les cris aigus dont on vient de parler, lesquels sont sensés marquer un état de détresse. Un troupeau entier peut alors se précipiter au devant de ces cris pour apprécier la cause de cet appel. Si rien n'est ostensible dans la cause, un sentiment d'attachement inquiet semble seul se manifester; mais si l'animal est en proie à quelque mauvais traitement, ce sentiment devient hostile, presque farouche, et peut exposer violemment ceux qui le font naître. Dans ce cas, les coups ne rebutent que quelques individus, tandis que la masse, de plus en plus irritée, demeure fortement à craindre.

Un singulier instinct du cochon est celui qui le dirige pour regagner, quoique jeune encore, l'habitation dont il a été éloigné. Ainsi on en voit très-souvent parcourir un espace de plusieurs lieues, à vol d'oiseau, pour regagner leur gîte. Le fait est d'autant plus extraordinaire que l'odorat n'y est pour rien, car il ne s'en retourne point sur ses pas, et que, baissant perpétuellement la tête, sa vue paraît uniquement bornée à l'espace qu'il a actuellement sous les yeux.

Qui croirait que le porc, qui se vautre si volontiers dans la fange et les égouts, lorsqu'il est en liberté, est très-propre lorsqu'il est renfermé dans sa case? Si celle-ci offre une partie un peu plus élevée que l'autre et qu'on ait soin d'y placer sa litière, on ne l'y verra jamais déposer la moindre ordure; la partie la plus basse en devient exclusivement le réceptacle.

On cite quelques traits d'attachement du cochon pour la personne qui le soigne habituellement. Ce fait a moins de droits de surprendre que celui d'un sanglier, pris très-jeune, il est vrai, qui suivait sa maîtresse très-exactement comme un chien, et qui se dressait contre elle pour en obtenir quelques friandises. Il s'élançait aussi sur les chiens qui le fuyaient.

DU MOUTON.

Le mouton a pour lui la beauté des formes et une inaltérable douceur; mais son instinct est tellement borné qu'il ne lui permet pas même de reconnaître son maître, ni de retrouver son bercail. Ce qui chez cet animal paraît le plus ressortir de cet instinct, c'est sa tendance à vivre en société de ses semblables; absolument privé de moyens de défense, on dirait qu'une voix secrète lui fait comprendre qu'il y a moins de danger pour chaque individu en particulier, à mesure qu'il s'associe à une plus grande masse.

Le combat des brebis n'est qu'un jeu, une espèce de parodie de celui des béliers. Celui-ci dérouté par contre toutes les notions de physiologie sur la texture du cerveau et le danger de ses commotions; l'on croirait que chaque fois qu'il a lieu, les combattans devraient rester sur place, et cependant les cas où l'un des deux est assommé sont rares. Lorsqu'un de ces animaux accepte les provocations obstinées de son adversaire, il se place en face; puis reculant chacun de 6, 8 à 10 pas, ils s'arrêtent un instant, partent en même temps, accélèrent leur course à mesure qu'ils s'approchent, puis, présentant le front, ils se heurtent avec une violence difficile à concevoir. Après ce premier choc, les deux combattans recommencent, au pas, leur marche rétrograde, pour revenir ensuite l'un sur l'autre avec une nouvelle vitesse, et, si on peut le dire ainsi, une quantité de mouvemens qui devrait leur briser le crâne. Le sang coule bientôt et couvre toute la partie antérieure de la tête par suite du déchirement plus ou moins étendu de la peau; ce combat dure quelquefois très-long-temps.

On voit des béliers diriger leurs hostilités contre l'homme, qui plus d'une fois

en est renversé et violemment blessé dans le voisinage des genoux. Lorsqu'on n'est pas inopinément surpris par ce boxeur, rien n'est plus facile que d'éviter le coup qu'il cherche à porter. Il suffit pour cela de rester tranquillement en place jusqu'à ce qu'il soit tout près de vous atteindre, et de faire alors un seul pas à droite ou à gauche de la ligne droite qu'il parcourt : lancé comme il l'est, il ne peut ni se détourner pour vous toucher ni s'arrêter court ; de façon qu'il vous dépasse de beaucoup. Il se retourne, recule de nouveau, opère une nouvelle charge pour vous manquer encore, au moyen du petit stratagème ci-dessus. Lorsqu'enfin vous voulez faire cesser ce jeu, il suffit de frapper votre agresseur avec une canne sur le nez ou sur les côtés de la tête, car il n'est en quelque sorte invulnérable qu'au front.

LA CHÈVRE.

Tandis que chez le mouton règne un grand fond de monotonie, on remarque au contraire beaucoup de vie et de gaieté chez la chèvre. Adroite, légère, vive, agaçante, elle va sans cesse provoquant ses voisines, ou se penchant sur la crête d'un mur ou d'un rocher ; car il est rare qu'on la laisse paître en plaine : son intelligence malicieuse la porte constamment à escalader les clôtures pour butiner dans les jardins ou les champs. Elle connaît très-bien la voix de son gardien vers lequel elle accourt lorsqu'il l'appelle, pour en obtenir du pain, du son ou enfin du sel dont elle est très-friande. Elle sait très-bien retrouver sa demeure et elle suit quelquefois les personnes de la maison comme un chien.

Elle ne combat guère qu'avec ses semblables, et le plus souvent ce n'est que par une sorte d'amusement. Lorsque ce combat est réel, chaque animal dresse les oreilles, présente les cornes à son adversaire, puis, se dressant tous les deux, ils s'ajustent en s'abattant fortement, de manière à se heurter de leurs cornes et du haut de la tête. Au bout de quelques instans, le même jeu recommence pour durer quelquefois assez long-temps. Dans les cas rares où il y a de l'animosité, l'on voit quelquefois l'une des chèvres chercher à mordre l'autre, mais cette tentative échoue presque toujours. Cet animal donne une grande quantité de très-bon lait, relativement à sa grosseur : aussi l'a-t-on nommé à juste titre la vache du pauvre.

LA VACHE.

Les allures de la vache sont lentes et graves ; elle semble déceler dans beaucoup de cas une sorte de méditation. Aussi cet animal, si utile à l'homme, et si immédiatement placé sous sa dépendance, présente-t-il à l'observateur une foule de remarques très-intéressantes.

Son naturel est des plus doux ; elle aime les caresses, s'attache à son gîte et aux personnes qui la soignent ou qui s'en approchent habituellement. En cas d'orage ou d'intempérie, elle vient s'abriter sous le toit de la ferme en se plaçant toujours à la crèche qui lui est assignée.

Lorsqu'après la longue captivité de l'hiver, elle voit arriver le printemps, elle bouillonne d'impatience et cherche à s'échapper pour gagner le pâturage. Celles qui sont annuellement conduites sur les montagnes à cette époque, sont saisies d'une gaîté turbulente au moment où elles entendent les sonnailles particulières au trajet, et, chose remarquable, leur son reste sans influence pendant tout le cours de l'été. Mais que l'automne s'avance, et vous ne pourrez plus les agiter sans dérouter le troupeau : il accourt alors vers le châlet où elles sont suspendues, et témoigne autant d'envie de regagner sa demeure d'hiver qu'il s'était montré empressé de la quitter 4 à 5 mois avant.

En voyant ainsi pêle-mêle une centaine de vaches, on est loin de supposer que chacune d'elles reconnaît au premier coup-d'œil sa *supérieure* et son *inférieure* ; condition qui a été réglée une fois pour toutes dès l'entrée de la campagne par un combat presque toujours unique entre chacun des membres qui composent le troupeau. Ainsi, dans ce combat qui a lieu à la première entrevue, telle vache peut avoir remporté la victoire sur 40 ou 50 autres qui, durant tout l'été, lui céderont le pas chaque fois que l'occasion s'en présentera ; tandis que vaincue par un pareil nombre, elle le cédera de même à son tour. Il est telle vache assez vigoureuse pour ne reconnaître aucune maîtresse, ce qui lui vaut de la part des bergers ou des métayers le titre de reine du troupeau. Voici en quoi consiste ce combat.

Dès que deux vaches inconnues l'une à l'autre se rencontrent, elles s'observent et ne s'abordent qu'avec circonspection. Parvenues à quelques pas de distance, elles s'arrêtent, baissent et présentent la tête rapidement fixée sur le

cou qui est tendu, puis se jettent brusquement l'une sur l'autre. Cette rencontre de leur large front donne lieu à un choc plus ou moins vif, lequel est immédiatement suivi d'une joute de quelques instans, dans laquelle l'animal déploie tout ce qu'il a de force. Bientôt celui qui se sent le plus faible cherche l'instant le plus favorable pour se dérober à la lutte en fuyant, mais non sans recevoir quelques coups de corne dans le flanc. Une séparation de quelques semaines, des vaches du même troupeau ou de la même écurie, suffit pour donner lieu au renouvellement de ce combat; tant les individus se méconnaissent promptement.

Le combat des taureaux présente quelques différences, que voici : il dure en général très-long-temps, plusieurs heures même, mais avec des intervalles de repos. Loin d'abandonner la partie comme la vache, après avoir été refoulé d'une douzaine de pas, le plus faible lasse son adversaire, non plus en reculant continuellement, mais en lui opposant une résistance passive et insurmontable. Pour cela il fixe ses deux pieds de devant sur le sol, porte son corps en arrière, et, appuyant sa tête sur ce plan incliné, il défie son supérieur, qui se consume en vains efforts pour chercher à le débusquer de cette position. Une fois reposé par cette immobilité qui ne lui coûte aucun effort, il ranime les attaques mourantes de son antagoniste en reprenant lui-même l'offensive, et quelquefois avec un succès tel, que l'agresseur est réduit à son tour aux mêmes moyens de défense. Deux taureaux à-peu-près d'égale force renouvellent souvent ces longues luttes, sans que jamais le vaincu éprouve ce dépit colérique qui, dans ces cas s'empare de certaines vaches et qui les fait périr sur le champ.

On croit assez généralement que la vache ne fait entendre qu'un son de voix, le mugissement. C'est une erreur. Elle exprime plusieurs sensations bien différentes par les modifications qu'elle lui imprime. Ainsi, non-seulement elle mugit ou *brame*, comme on dit dans nos campagnes, mais elle fait entendre un son nazal; elle beugle comme le taureau; et enfin elle pousse un cri qui, dans sa continuité, est tantôt sourd et tantôt aigu, d'une force et d'une discordance qui seules éveillent déjà l'attention.

Le mugissement est le cri ordinaire d'un individu qui en appelle d'autres de son espèce éloignés de lui; ou bien il exprime les regrets d'être éloigné de l'habitation ordinaire.

Le son nazal témoigne de la sollicitude de l'animal pour un individu qui s'éloigne ou qui s'approche, mais qui dans tous les cas n'est qu'à peu de distance.

Il marque aussi l'impatience d'une distribution de nourriture, la gêne d'une position ou la fixation de l'animal dans un lieu qui contrarie ses vues.

Le beuglement, un peu plus faible que celui du taureau, est un signe de valeur : c'est une provocation lointaine, un défi porté bien avant d'avoir atteint ceux auxquels il s'adresse. Toutes les vaches ne beuglent pas, et celles à qui cela arrive ne sont pas réputées abondantes en lait.

Enfin la quatrième émission de voix, dont le mot patois d'ici (*raïler*) peut se rendre par ceux de *cri d'effroi*, est ce qu'il y a de plus expressif chez la vache; et il est heureux, comme on va le voir, que les causes qui le déterminent ne soient pas fréquentes. Il est pour le troupeau un signe de danger (quelquefois imaginaire); il fait naître l'idée sinistre de destruction ou de combat extraordinaire, et rassemble, sur-le-champ, la totalité des individus, qui accourent d'un air menaçant et effaré au lieu où il se fait entendre, et souvent en le répétant eux-mêmes dans leur marche précipitée. La vue d'un animal inconnu, telle que celle d'un loup, par exemple; celle d'un chien, surtout s'il s'attache à la poursuite de quelque vache, ou plus encore d'un veau, et, ce qui est bien plus extraordinaire, la rencontre d'un corps mort, ou de quelques débris d'animaux en putréfaction (*), telles sont les causes les plus générales qui donnent lieu à ce tocsin d'alarme, dont plus d'une fois des individus très-innocents ont été les victimes; tant l'espèce de frénésie à laquelle il donne lieu est générale et redoutable.

Comment, dans ce dernier cas, expliquer la notion complexe qui bouleverse le cerveau de l'animal à l'occasion des signes de décomposition qui succèdent à l'extinction de la vie? Par quelle gradation semble-t-il remonter de l'effet à la cause? Il y aurait probablement plus de témérité que de bonheur à vouloir l'expliquer.

Un signe de valeur et de disposition belliqueuse de la part de la vache s'annonce assez souvent chez elle en enfonçant ses cornes dans un petit monticule de terre, dans un terrain déjà entamé, en en jetant au loin une partie et en agrandissant ainsi

(*) Tandis que les émanations putrides développent chez la Vache un sentiment de sombre fureur, on les voit par contre produire sur le Chien une sorte de jouissance: il se roule sur les corps qui les exhalent et semble se complaire à en pénétrer le sien. Un effet analogue a lieu sur le Chat lorsqu'il rencontre de la racine de valériane, ou simplement l'enveloppe qui la contenait: il promène des morceaux de cette racine dans sa bouche, mais sans l'avaler; il s'étend mollement dessus, s'y retourne lentement en tous sens avec le sentiment de la plus exquise volupté. — Ces faits entièrement inexplicables prouvent que l'organisation animale est un océan d'étude, dont les bords les plus accessibles sont à peine connus.

la déchirure déjà existante; en même temps elle gratte fortement le sol avec les pieds de devant, en détache une partie et la jette au loin. Assez souvent cet exercice, qui est une provocation au combat, fort ordinaire aussi chez le taureau, est accompagné de beuglemens.

DE L'ÂNE.

L'âne ne montre guère quelque supériorité que dans le combat. Doué, comme le cheval, de la faculté de mordre et de ruer, il se sert de plus de ses pieds de devant tantôt comme de deux bâtons pour terrasser son ennemi, tantôt comme de fouloirs pour l'écraser. La rapidité avec laquelle il fait jouer ses moyens d'attaque permet à peine de distinguer s'il y a succession ou simultanéité dans leur mouvement. C'est surtout contre le chien qu'il déploie cette agilité et cette adresse dont rien ne le ferait juger capable. Aussi, après avoir captivé l'attention sur ce point, le reste de son existence ne présente rien que de terne, alors qu'il ne fait pas naître un sentiment de compassion; car il n'est que trop vrai qu'il est plus souvent l'esclave de l'homme qu'il n'en est le domestique. Il est pénible de penser, en effet, que l'animal le plus patient, le plus doux, le plus frugal et l'un des plus utiles à l'homme, en soit en même temps le plus mal traité. On dirait que parce qu'il se contente de peu, on se fait un jeu de lui retrancher encore; et parce qu'il résiste, pour ainsi dire, à tout, on n'a jamais assez exigé de lui; révoltant égoïsme qui s'offre sans cesse à nos yeux. Essayons cependant de rendre ce tableau un peu moins sombre.

Si l'on mesurait la sensibilité de l'âne sur l'échelle commune aux animaux qui nous entourent, rien ne serait plus triste que son existence; mais il est permis de penser que les apparences nous abusent. Privé de tous soins, très-mal nourri, souvent excédé de fatigue et brutalement traité, ce pauvre animal succomberait avant le temps si toutes ces causes de ruine exerçaient sur lui un empire aussi direct, aussi absolu qu'on pourrait le croire d'abord: cependant il n'en est rien. Non-seulement il n'est pas emporté par tant de privations et d'agens directement destructeurs, mais même il n'est pas à beaucoup près aussi sujet aux maladies que les autres animaux domestiques. Quelques considérations générales très-dignes de faire le sujet d'une thèse plus développée, plairont du moins au cœur si elles ne captivent pas la raison.

On sait assez que la sensibilité physique non-seulement n'est pas la même chez

les animaux en général, mais qu'elle varie encore fortement chez les individus de la même espèce. Parmi les causes qui semblent la réduire à ses plus faibles proportions, on s'arrêtera dans cet article aux deux suivantes : une organisation physique grossière, et une faible somme d'instinct. Peut-être même que cette dernière condition dépend de la première, et que, par cela même, elle est plutôt effet que cause. Quoi qu'il en soit, l'organisation intérieure de l'âne paraît plutôt ébauchée qu'élaborée. Une seule passion se dessine fortement chez lui, on la connaît assez ; du reste tout y est vague et en quelque sorte passif. Il connaît bien sa demeure, mais il n'y tient pas et rien ne fait présumer qu'il ait la moindre prédilection, on ne dira pas pour les personnes qui le soignent, il reçoit si peu de soins, mais pour celles qui sont le plus habituellement avec lui. D'un autre côté, lorsque tout fait présumer qu'il est fortement pressé par le sentiment de la faim, il paraît manger sans appétit et comme par distraction ; il ne semble pas même faire de distinction entre les plantes délicates et celles qui sont en quelque sorte ligneuses ; d'où l'on peut inférer que la nature semble avoir fait chez lui aussi peu de frais pour les organes du goût que pour ceux de la voix. Enfin les plus grandes intempéries paraissent lui être insensibles, et sa peau ne se contracte que faiblement sous l'empire du fouet ou de l'aiguillon. Ne peut-on pas conjecturer de là que la texture de la plupart des organes de l'âne est moins parfaite, moins déliée que chez les autres animaux desquels ils se rapproche d'ailleurs ; qu'il est très-peu impressionable ; en un mot, qu'il a la vie plus dure ? S'il en était ainsi, il en résulterait la douce conséquence que sa condition n'est pas aussi misérable qu'elle paraît l'être au premier abord. Dans tous les cas, comme la connaissance d'une pareille hypothèse ne peut aller jusqu'à celui dont elle pourrait pallier ou autoriser l'inhumanité, il ne peut résulter aucun inconvénient de son émission.

DU CHEVAL.

Il en sera du cheval comme du chien, c'est-à-dire que plus l'intérêt qu'il commande a inspiré de panégyristes, et moins il reste à en dire.

Le cheval a quelque chose d'extrêmement doux dans ses affections, et quoique attaché à ses alentours, il n'éprouve pas au même degré que quelques autres animaux domestiques, le regret d'en être séparé. Le genre de service qu'il rend

à l'homme en fait pour ainsi dire un être nomade, et la bienfaisante nature n'a pas voulu le punir de ses heureuses qualités.

Il n'y a point de race d'animaux à nous connue qui présente d'aussi grandes variétés d'intelligence d'un individu à l'autre. Voyez en effet l'immense distance qui sépare le cheval de race de celui du laboureur. Là, l'élégance des formes, la grâce des mouvemens naturels, leur nombre, leur étendue, l'air vif et pénétrant d'un œil brillant et mobile, et une tête haute et légère, tout cela ne contraste-t-il pas singulièrement avec ce qu'offre de lourd et de borné l'utile cheval de ferme? La vivacité, la fougue, l'intelligence débordent chez le premier; le calme, la démarche lente, la tendance au repos et l'absence de toute aptitude ressortent chez le second; aussi réserve-t-on toujours à celui-là les honneurs d'une éducation libérale, parce que seul il répond à l'attente de celui qui s'y consacre. Pour la plupart des chevaux de trait on se borne à les faire marcher ou s'arrêter à volonté; tourner à gauche ou à droite à l'aide du *dia* et du *hurhaut*, mots propres conservés par les charretiers Frانس-Comtois, mais qui éliminent l'r du dernier, ou enfin à quelques mouvemens semblables dont les commandemens sont variés selon les caprices du conducteur. On sait de combien ces élémens sont dépassés par les soins des écuyers.

On ne peut douter que les facultés morales du cheval ne soient très-étendues, et leur manifestation serait bien plus facile à saisir si, comme la plupart des animaux, il n'était condamné à une sorte de mutisme; car au moyen de la voix il n'en met en évidence, pour nous du moins, que quelques-unes.

Le hennissement correspond chez lui au mugissement de la vache, c'est-à-dire, qu'il tend à appeler un individu éloigné.

Un son nasal grave, entrecoupé et comme aspiré à chaque reprise, témoigne son attachement, le plaisir de voir arriver à lui les objets qu'il aime, ou le désir de recevoir de la nourriture. Cette expression de son tremblotant exprime les mêmes dispositions que le son nasal et traînant de la vache.

Il renâcle ou s'ébroue à la vue d'un cadavre, ou de tel autre objet qui éveille soudainement chez lui la crainte.

Enfin il fait entendre un bruit à-peu-près semblable, une suite de ronflemens très-forts, lorsque livré à toute la fougue qui le domine, il galoppe et gambade en toute liberté. C'est qu'en effet il déploie dans ces momens tout à la fois, et au suprême degré, les avantages dont il est doué; la tête haute, le cou arrondi, l'œil vif, l'oreille mobile, la narine bien ouverte et la queue en forme de pa-

nache, rien n'égale les gracieux contours de ses mouvemens, la vitesse de sa course et l'étendue de ses bonds, et tout cela sans autre but que de dépenser un excès de vigueur.

Le jeu de l'oreille chez cet animal peint plusieurs dispositions morales actuelles ou prochaines et aide singulièrement à le juger. Ainsi le cheval ardent et vigoureux porte presque constamment dans son service l'oreille en avant; il semble tout à la fois mesurer de cet organe et de l'œil la route qu'il lui reste à parcourir; on dirait que les pieds lui brûlent. Par opposition, le pauvre locatis éreinté et sans cesse poussé par la voix ou le fouet, tient presque constamment l'oreille en arrière, afin de recueillir, en les appréciant au taux le plus bas, les perpétuels moyens d'excitation à l'aide desquels on le fait cheminer. Le cheval vicieux fait volontiers mouvoir ses oreilles en sens opposé, c'est-à-dire que tandis que l'une se porte en avant, l'autre est dirigée en arrière, et vice-versâ. Si ce double mouvement s'exécute lentement et sans successions trop rapprochées, il ne semble méditer alors qu'une infraction à l'obéissance; mais si le contraire a lieu, il est à la veille de faire un écart ou de s'emporter. Les mêmes mouvemens ont lieu aussi quand il s'effraie. Une grande vivacité lui fait mouvoir les oreilles en tous sens, mais avec ensemble dans ces mouvemens. Lorsqu'il veut mordre, il les rapproche du cou, et à cet avertissement il joint le froncement des narines et quelquefois fait entendre un son nazal aigu qui précède ou accompagne ses ruades. (*)

Une remarque bien singulière, qui s'applique également au cheval et à la vache, c'est que ces animaux sont susceptibles de tenir compte de la mesure du temps. Il suffit pour cela qu'ils soient placés pendant quelque temps dans une maison d'ordre où la distribution des repas a lieu à heure fixe. Lorsque cette heure est là et que la nourriture n'est pas délivrée, ils s'agitent, frappent du pied, appellent de la voix; en un mot, marquent une impatience qui va croissant comme la cause qui en est le sujet. On pourrait peut-être chercher à rapporter ce phénomène à certaines lois de l'économie animale, en vertu desquelles il s'établit une sorte de périodicité dont la cause est presque toujours inconnue. Il n'en est pas ainsi, dans ce cas, puisque cette manifestation a lieu bien que l'animal soit encore pourvu de restes de nourriture, ce qui exclut toute idée d'un état particulier de l'estomac ou de tel autre organe.

(*) Toutes ces émissions de la voix ont un mot patois chez nos habitans de la campagne; je crois que le plus grand nombre n'ont pas leur correspondant français.

Ce qui précède est supérieur à l'instinct, du moins on peut le croire. Voici par contre qui le peint sous de belles couleurs : c'est qu'il est peut-être inouï qu'une mère ait fait du mal à son poulain, soit en se couchant sur lui, soit en lui marchant sur les jambes si souvent étendues les quatre lorsqu'il est couché lui-même. Dans l'état de nature, rien de plus simple que ce fait, mais quand on pense que ces mères sont presque toujours resserrées dans un étroit espace, souvent obscur, même pendant le jour, on admire cet instinct plein de tendresse qui les porte à attendre qu'elles puissent remuer un pied, et, quoique fatiguées, qu'elles puissent aussi se coucher elles-mêmes sans déranger leur nourrisson.

On connaît le moyen employé par celui-ci lorsque, tétant sa mère dans un pâturage, elle continue à brouter : obligé alors de reculer à mesure qu'elle avance, il s'impatiente, quitte la mamelle pour passer, comme un coin, entre les jambes de devant et la tête de sa mère, ce qui l'oblige à la lever, après quoi il va reprendre sa position. Si la mère n'a tenu compte que pour un instant de ce premier avertissement, il reprend avec une impatience très-marquée son premier manège, passe et repasse, en courant, entre les mêmes parties, et oblige ainsi irrespectueusement sa nourrice à suspendre son alimentation pour autant de temps qu'il s'occupe de la sienne propre.

Parmi les détails que renferment les pages ci-dessus, il est peut-être quelques aperçus nouveaux ou généralement peu connus; mais combien n'éprouve-t-on pas de regrets lorsqu'on se sent si fort au-dessous du sujet auquel ils se rattachent? Ces innocens animaux qui partagent les destinées de l'homme, qui lui procurent mille commodités et mille jouissances, qui lui fournissent de quoi se vêtir et se nourrir, qui marchent à sa place ou qui l'aident dans ses plus pénibles travaux, et même les exécutent pour lui; qui subordonnent leur volonté à ses caprices, et leur vigueur à des mains enfantines ou déjà débiles, et qui, après avoir fait abnégation de tant de supériorité dans certains cas, se réfugient auprès de lui, recherchent son intelligente tutelle, et en attendent à leur tour assistance et protection, ne développent-ils pas déjà, par ces traits si saillans, ce haut degré d'intérêt qui naît de relations perpétuelles toutes pleines de mutuels bons offices? Et si, de ces considérations, plus ou moins évidentes pour tout le monde, on cherche à pénétrer plus avant dans leur sphère morale, cet intérêt et l'étude qui en fait le sujet n'ont plus de bornes. En effet, quand on voit la plupart de ces animaux s'attacher à la main qui les nourrit et les caresse, pardon-

ner des négligences et même d'injustes rigueurs, redoubler d'efforts pour être agréables à leur maître, refuser pendant long-temps toute nourriture en signe et par l'effet de regrets, *qui ne sont autre chose qu'un amer souvenir du passé*; s'échapper de la maison du riche et mépriser ses bons traitemens pour regagner l'habitation du pauvre, si souvent pleine de privations et de fatigues; déployer un noble sentiment de fierté; montrer plus d'ardeur et de courage sous l'influence de certains instrumens, ou simplement excités par la voix de l'homme, et cent autres traits où la réflexion et la combinaison ont dû jouer un rôle évident; l'imagination se trouble, s'effraie, et là, comme devant toutes les merveilles de la divinité, la raison la plus hardie hésite ou s'arrête. Elle n'ose dire jusqu'où s'étendent tant de sensations diverses, tant de perceptions, et quels sont les mouvemens internes qui s'y rapportent et s'y combinent. Ne peut-on pas penser avec le célèbre Bonnet que ce rayon de l'essence divine qui constitue l'âme de l'homme est aussi descendu dans le cerveau des animaux, plus particulièrement de ceux qui sont destinés à vivre en société avec lui, et peut-être dans une mesure que notre intelligence atrophiée ne nous permet point d'apercevoir?

Quoi qu'il en soit, comme il n'existe point de bonheur sans la faculté d'aimer, plaignons l'homme qui ne voit dans les animaux qui l'entourent que des esclaves ou une espèce de marchandise; mais aussi félicitons celui qui, par supériorité de raison, par un noble sentiment d'humanité, ou par simplicité d'âme, y trouve des protégés ou des amis, auxquels il fait tout le bien que le sentiment d'attachement est si ingénieux à dicter.

